

Points de vue sur l'anarchisme (et aperçus sur le néo-anarchisme et le postanarchisme)

Tomás Ibañez

La singularité, ou la spécificité, de l'anarchisme

L'ancrage socio-historique de l'anarchisme

Dire que l'anarchisme n'est pas tombé du ciel, déjà tout équipé, mais qu'il s'est forgé tout au long d'un processus socio-historique revient à dire nécessairement que son identité *a changé* au cours du temps, et qu'elle *continuera à changer* aussi longtemps que le statut historique de l'anarchisme ne sera pas celui d'un pur objet du passé.

Même s'il est quelque peu abusif de séparer des plans de réalité qui sont en fait enchevêtrés, il n'est pas inutile de distinguer ici, d'une part, l'anarchisme en tant que *corpus idéologique* (au sens d'un système de valeurs et de croyances plus ou moins cohérent et structuré) et, d'autre part, l'anarchisme en tant que *corpus d'expériences historiques* (mouvements socio-politiques, organisations, luttes, symboles, pratiques militantes, expériences existentielles, etc.).

En tant que corpus idéologique, l'anarchisme s'est constitué au travers de réflexions et de débats qui s'appuyaient forcément sur la pensée (connaissances, idées, culture...) qui leur était contemporaine. Ceux que l'on s'accorde à reconnaître comme les grands théoriciens de l'anarchisme parce qu'ils produisirent ses textes fondateurs étaient eux-mêmes des enfants de leur siècle, même s'ils en étaient des enfants rebelles. Ajoutons qu'en tant que l'anarchisme est une doctrine *sociale*, bon nombre des textes théoriques qui l'ont construit sont nés à partir de luttes et de conflits sociaux *historiquement situés*, et chargés par conséquent de traits purement conjoncturels. Ce corpus idéologique porte donc les marques de son temps et il a *inévitablement varié* au fur et à mesure que de nouveaux débats et de nouveaux textes s'y sont incorporés. Cela dit, ce ne sont pas les différences entre le corpus de

1872, et celui de 1907 ou de 1936 qui nous intéressent, mais l'évaluation du corpus de 2008 à la lumière des circonstances épistémiques et sociales qui sont les nôtres aujourd'hui.

Le corpus d'expériences historiques qui constitue l'anarchisme s'étend depuis sa formation dans la deuxième moitié du XIX^e siècle jusqu'à nos jours. Même si le passé est toujours *ouvert*, au sens, trivial, où de nouvelles informations peuvent amener à le récrire, mais aussi au sens où des événements postérieurs peuvent modifier la nature ou la portée de faits passés (leur importance, leurs retombées, etc.), il n'en reste pas moins que le passé bien précis dont est porteur l'anarchisme lui confère de fortes *marques identitaires* qu'il est difficile de ne pas *hériter* quand l'on se réclame de cette tradition, ou, tout au moins, qu'il est difficile de ne pas se voir attribuées en bloc dès que l'on est perçu comme rattaché à celle-ci. Bien entendu, le corpus historique et le corpus idéologique sont entrelacés pour autant que les formulations politiques et philosophiques suscitent des pratiques, et que celles-ci retentissent à leur tour sur ces formulations. C'est précisément leur entrelacement qui compose cet *imaginaire anarchiste* dont la richesse boit indistinctement aux sources de l'histoire et à celles des idées; mais, quitte à faire violence à cet imaginaire en le scindant, seul le corpus idéologique sera abordé ici.

La prise en compte du caractère situé, et de l'ancrage socio-historique de l'anarchisme, entraîne nécessairement qu'il ne saurait être qu'une construction tout à fait *provisoire*, parsemée d'affirmations erronées, souscrivant à bon nombre de schémas dépassés, et empreinte de toute la fragilité de ce qui s'inscrit forcément dans la simple finitude humaine. Mais, comme je l'ai écrit ailleurs, ce n'est qu'en s'acceptant lui-même comme étant inévitablement

imparfait, temporel et périssable que l'anarchisme peut être cohérent avec ses propres principes.

L'allusion aux « affirmations erronées » et aux « schémas dépassés » n'est pas gratuite. En effet, le fait que l'anarchisme, à l'instar des autres idéologies émancipatrices du XIX^e siècle, reprenne à son compte, en les radicalisant parfois, bon nombre des présupposés les plus contestables des *Lumières* (sur le Progrès, sur la Raison, sur la Nature humaine, sur le Sujet et son Autonomie, etc.) indique suffisamment en quoi certaines de ses formulations, intimement liées à la *Modernité* et à son idéologie légitimatrice, sont passibles, comme nous verrons plus avant, d'une évaluation fortement critique.

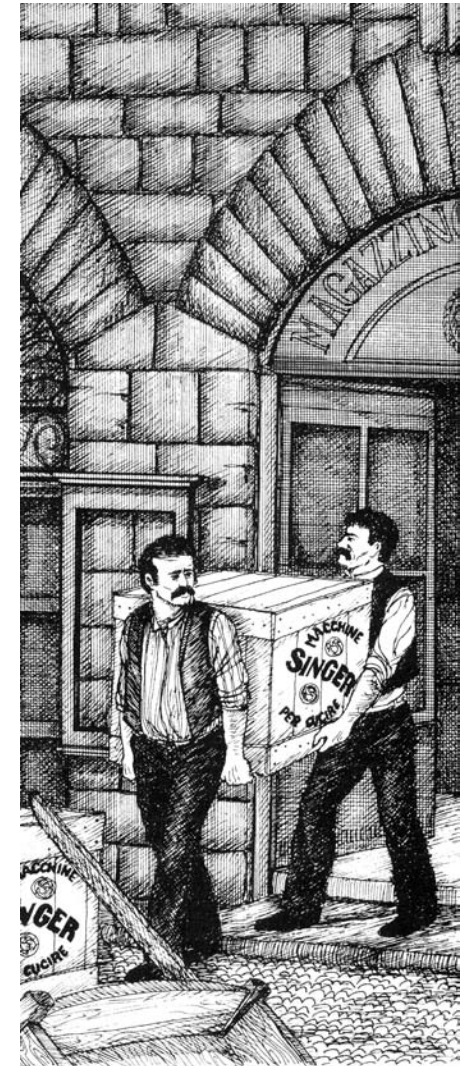
Les constituants fondamentaux de l'anarchisme

Il ne s'agit pas de rechercher ce qui constituerait l'essence de l'anarchisme, car celui-ci n'est rien d'autre que ses modes d'existence effectifs, mais le rejet de tout essentialisme n'interdit pas de scruter le noyau dur de l'anarchisme pour en pondérer les éléments et n'en retenir que les plus déterminants, ou pour mettre entre parenthèses ceux qui seraient les plus conjoncturels et les plus datés, ou enfin pour soustraire ceux qui font problème et se révèlent peu cohérents avec l'ensemble.

C'est sans nul doute au sein du dispositif conceptuel créé par la tension entre le *Pouvoir* et la *Liberté* qu'il faut chercher le trait le plus spécifique et le plus distinctif de l'anarchisme. Au premier abord, le fait que *l'anarchie*, but ultime de l'anarchisme, soit une société définie par l'absence de pouvoir semble focaliser principalement l'anarchisme sur *la question du pouvoir*; cependant l'éviction du pouvoir hors du tissu social

et des relations sociales ne constitue que la condition nécessaire pour que puisse se développer une existence libre. C'est donc bien *l'exigence de liberté* qui est ici première et décisive, même s'il nous faut bien reconnaître que la pensée anarchiste n'a pas développé sur le concept de liberté une réflexion théorique et philosophique qui soit à la mesure de l'importance qu'elle lui accorde. En effet, si elle s'est penchée de manière intéressante sur les liens insécables noués entre la liberté individuelle et la liberté collective, pour le reste elle ne s'est centrée pratiquement que sur les aspects de la liberté négative liés aux limitations imposées par le pouvoir.

La pensée anarchiste a mis une telle ardeur à débusquer les multiples atteintes que le pouvoir fait subir à la liberté, et à délégitimer et démanteler les dispositifs de pouvoir, qu'elle s'est instituée comme l'idéologie et la pensée politique de *la critique du pouvoir*. Il est vrai, en effet, que par rapport à d'autres idéologies émancipatrices du XIX^e siècle l'anarchisme a eu le mérite incontestable de focaliser l'attention sur la question du pouvoir au lieu de reléguer ce phénomène à un rang secondaire ou dérivé, et qu'il a eu raison de considérer que le pouvoir constitue bien un phénomène qui doit être pris en compte *pour lui-même*. Il se trompait cependant en rendant coextensif pouvoir et domination et en désignant par le terme de pouvoir ce qui n'était qu'une de ses formes (la domination), et en réduisant cette forme elle-même à son seul aspect coercitif (commandement, obéissance, sanction positive ou négative...). Le fait de souligner ces erreurs n'empêche pas de mettre au crédit de l'anarchisme l'idée que les rapports de domination débordent largement la sphère des rapports de production, comme les stigmatisés de tous ordres n'ont cessé de



nous le rappeler. De même il faut saluer l'intuition anarchiste selon laquelle nul exercice de pouvoir ne saurait accoucher d'espaces de liberté.

C'est d'ailleurs, comme nous le verrons plus avant, cette focalisation sur le pouvoir qui rend compte de la forte actualité de l'anarchisme et qui en augure la persistance à très long terme, même si cela doit être sous une forme tellement renouvelée que bien des tenants de l'anarchisme classique risquent de ne plus la reconnaître comme leur.

Bien des éléments que l'on s'accorde, plus ou moins, à considérer comme constitutifs du noyau dur de l'anarchisme ne sont que des corollaires de l'exaltation de la liberté et de la critique de la domination.

En effet, si l'indignation et la révolte face à *l'exploitation économique* constituent un puissant moteur des luttes anarchistes, ce n'est pas seulement parce que l'exploitation contredit une exigence de *justice sociale*, dont l'anarchisme est loin d'avoir l'apanage, c'est aussi parce que son existence est incompatible avec l'absence de pouvoir et avec l'exercice de la liberté. Elle établit non seulement un rapport de domination qui clôture toute possibilité de liberté, mais de plus, comme l'a bien montré Pierre Clastres, pour pouvoir s'exercer l'exploitation requiert *déjà* l'instauration préalable d'une distribution inégale du pouvoir.

De même, l'exigence, plus générale, d'*égalité* ne ressort pas seulement d'une revendication de justice, mais elle renvoie aussi au refus d'entériner des quotas différentiels de pouvoir entre individus ou groupes car ils bloquent l'exercice de toute pratique de liberté.

De son côté, *la révolution* n'est pas pour l'anarchisme un objectif en soi, ce n'est qu'un moyen qui pourrait laisser place éventuellement à d'autres moyens s'ils s'avéraient efficaces pour parvenir à l'éradication du pouvoir, sans que cela n'altère fondamentalement le credo anarchiste. Le concept de révolution n'est donc pas fondamental mais, bien sûr, l'importance prise par l'imaginaire révolutionnaire dans la tradition anarchiste exige un développement plus détaillé que l'on trouvera plus loin.

Le rejet du grand principe politique de la *représentation* (parler, décider, et agir à la place des concernés), avec toutes ses implications quant au *refus du parle-*

mentarisme, quant à l'exercice de la *démocratie directe*, quant au strict contrôle des *processus de délégation*, quant à l'exercice de *l'action directe*, et même quant au *droit des minorités* à se maintenir en marge des décisions majoritaires, découle également du souci de mettre les processus de décision et d'action hors des contraintes du pouvoir en les rendant aussi libres que possible.

Les *principes éthiques* qui exigent des anarchistes l'accord entre leurs pratiques et leurs valeurs sont extrêmement importants, mais ils ne représentent eux aussi que des corollaires du dispositif *pouvoir/liberté* en tant qu'ils visent à ce que les anarchistes ne se constituent pas eux-mêmes en source de rapports de domination, ce qui entraverait, du coup, les pratiques de liberté qu'ils tentent de promouvoir. Enfin, au voisinage conceptuel du point précédent, le refus de recourir à *des moyens* qui ne soient pas en accord avec *les fins* poursuivies rejoint bien la préoccupation de ne pas introduire dans les moyens employés des éléments de pouvoir qui détruiraient le but recherché, car comme le dit brillamment le philosophe espagnol Garcia Calvo: « *L'ennemi est inscrit dans la forme même de ses armes* ».

En conclusion, il me semble que le privilège extrême accordé à la *liberté* (indissociablement individuelle et collective), joint au rejet radical des multiples formes de *domination* susceptibles de l'entraver, constituent les éléments *minimaux* mais suffisants pour engendrer déductivement d'autres composants importants de l'anarchisme. Cela confère à l'anarchisme un degré de généralité qui le rend moins dépendant des conjonctures socio-historiques particulières, d'ordre économique, politique ou conceptuel. En fait, ce déploiement de l'anarchisme à partir de la productivité du concept de *liberté* est

d'autant plus souhaitable que c'est probablement parce qu'il exalte la liberté plus que ne le fait aucun autre courant de pensée politique que l'anarchisme séduit aussi fortement l'imaginaire contemporain.

L'anarchisme aujourd'hui

La problématique actuelle du pouvoir et ses effets sur la pensée anarchiste contemporaine

Sans prétendre élaborer une critique explicite des conceptions anarchistes sur le pouvoir, Michel Foucault a quand même mis à mal la réduction anarchiste du pouvoir à sa seule *dimension répressive* sous forme de commandement et de sanctions, et il a également montré combien était erronée la thèse anarchiste concernant la possibilité *d'éliminer radicalement le pouvoir*.

Cependant, et de manière tout à fait paradoxale, c'est précisément en rendant visibles ces deux points faibles de la pensée anarchiste que Foucault a contribué à accroître *l'importance politique et l'actualité* de l'anarchisme.

En effet, à partir des années soixante les travaux de Foucault ont mis à jour la foisonnante pluralité des modalités d'exercice du pouvoir qui circulent dans notre espace social et qui lui donnent forme. Largement *excédentaires* par rapport aux seuls dispositifs de sanction, dont l'importance, soulignons-le, *est loin d'être niée*, ce sont de multiples manifestations du pouvoir qui ont émergé alors, rompant l'écran d'une analyse trop simpliste qui les rendait invisibles et qui les mettait donc à l'abri de toute contestation. Dans la mesure où la volonté de subvertir l'ensemble des relations de pouvoir constitue un des traits majeurs de l'anarchisme il est clair que les analyses de Foucault ont *amplifié*

énormément son champ d'intervention théorique et pratique, au point qu'il ne devrait pas hésiter une seconde à s'approprier, intégrer et assimiler à son propre corpus les outils construits par Foucault. De plus, le fait de rendre visible des manifestations de pouvoir qui ne l'étaient pas auparavant a augmenté considérablement *la présence perçue* du pouvoir dans le champ social, ce qui ne pouvait qu'accroître l'importance du courant politique qui s'est fait, précisément, le champion de sa critique.

Mais ce n'est pas seulement notre *perception* des modalités de l'exercice du pouvoir qui s'est diversifiée et amplifiée dans les dernières décennies : nous avons assisté aussi à la prolifération des aspects de notre vie qui ont été investis par le pouvoir. En effet, dans la société contemporaine les interventions du pouvoir opèrent avec une précision chirurgicale chaque fois plus fine, allant aux plus infimes détails de notre existence (pour en extraire notamment de la plus-value), en même temps que se produit une constante extension des domaines qui font l'objet de ces interventions, ainsi qu'une croissante diversification des procédés de pouvoir mis en œuvre. Avec la multiplication des facettes de notre existence qui sont prises pour cible par les interventions du pouvoir, ce sont, bien sûr, les occasions d'intervention concrète de l'anarchisme qui se multiplient, tandis que s'intensifie, parallèlement, le sentiment que l'exercice du pouvoir constitue un phénomène omniprésent dont il convient de se préoccuper en toute première instance, comme l'a toujours soutenu l'anarchisme.

Il suffit donc de considérer simultanément les contributions de la pensée contemporaine à une nouvelle analyse des relations de pouvoir, et les caracté-

téristiques qu'adopte l'exercice du pouvoir dans la société contemporaine, pour voir que le champ qui s'ouvre aujourd'hui aux luttes anarchistes connaît un déploiement spectaculaire.

Revenons maintenant sur le deuxième des points faibles de la conception anarchiste du pouvoir mis en évidence par Foucault, nommément la possibilité de sa radicale élimination. Foucault, rappelons-le, a montré que les relations de pouvoir ne présentent pas une relation d'extériorité vis-à-vis du lien social, mais qu'elles lui sont *intrinsèques*. C'est dans le lien social qu'elles se forgent, et c'est dans la propre socialité qu'elles s'engendrent sans discontinuer. Le pouvoir est *constitutif* du social, et en tant que nous sommes de part en part des êtres sociaux, le pouvoir fait partie intégralement de notre manière d'être au monde. Ces conclusions ne forcent pas du tout les anarchistes à un abandon de la lutte contre tout pouvoir/domination, même si elles les obligent à revoir et à mieux préciser ce qu'il convient

d'entendre par cet état d'*anarchie* qu'ils tentent de rendre possible.

Paradoxalement, la mise en faillite de l'idée anarchiste d'une élimination possible du pouvoir augure à l'anarchisme une bonne perspective de permanence sur la très longue durée, même si pour cela il doit adopter de nouvelles formes.

En effet, s'il est vrai que les relations de pouvoir sont inhérentes au social et que l'anarchisme est fondamentalement une volonté de critique, de confrontation et de subversion des relations de pouvoir, alors quelque chose de ce qui inspire l'anarchisme ne peut manquer de perdurer tant que des sociétés existeront. Non pas que l'anarchisme soit appelé à se perpétuer au travers des siècles, mais il est peu probable que disparaisse tout à fait un courant politique qui, sous d'autres noms et d'autres modalités, continuera de faire de la *critique du pouvoir* son affaire principale, quelles que soient les modalités adoptées par la domination.



Tomás Ibañez

Le nouveau panorama socio-économique et ses retombées sur l'anarchisme

Impulsé par un ensemble d'*innovations technologiques*, l'actuel phénomène de mondialisation ne fait que poursuivre et intensifier d'antérieures étapes historiques de mondialisation qui trouvèrent elles aussi leur origine dans certains développements technologiques. Les innovations technologiques qui se trouvent à la source de l'actuelle accélération et extension de la mondialisation ont trait, d'une part, au domaine du *traitement électronique de l'information*, et, d'autre part, à celui de l'extraordinaire *accroissement de la vitesse* des échanges et des déplacements physiques.

L'actuelle mondialisation est donc un effet socio-économique et socio-politique prenant appui sur certaines innovations technologiques, tout comme le furent les mondialisations précédentes, mais c'est aujourd'hui la forme *néolibérale* du capitalisme qui la pousse en avant en même temps qu'elle s'appuie sur elle pour s'implanter et se développer. En effet, l'accroissement de la vitesse des transports et des communications se joint au développement des nouveaux moyens de gestion de l'information pour permettre bon nombre des opérations effectuées par le néolibéralisme pour maximiser ses profits (interconnectivité, poussée à l'extrême, d'un énorme marché planétaire, délocalisations périodiques, gestion « on-line » des stocks et de la production, érosion des acquis sociaux, démantèlement des résistances ouvrières, etc.).

Bien des aspects des complexes changements sociaux qui sont en cours mériteraient d'être discutés dans leur rapport à l'anarchisme, mais je ne prendrai, à titre d'exemple, que quelques effets liés au développement de l'informatique et de ses réseaux.

Il est bien connu que cette technologie

permet un large développement des structures relationnelles *horizontales*, face aux structures verticales qui se présentaient jusqu'à récemment comme étant les seules à permettre une bonne efficacité organisationnelle. Aujourd'hui les *organisations réticulaires* tendent à se substituer aux structures hiérarchisées dans les domaines les plus divers et les fonctionnements hiérarchiques ont perdu le privilège de l'efficacité productive qu'ils eurent pendant un temps.

Curieusement, ce passage du pyramidal au réticulaire et à l'horizontal produit des effets contradictoires sur le dispositif *pouvoir/liberté*. En effet, il permet le développement de *nouvelles formes de domination* dans lesquelles l'auto-organisation, sans principes directeurs centraux, et l'horizontalité sont mises au profit de nouvelles modalités de l'exploitation économique et du contrôle des individus. Mais il permet aussi le développement de *pratiques subversives* extraordinairement efficaces qui sont en totale syntonie avec les formes organisationnelles propres de l'anarchisme.

En définitive, la mise en réseaux de la société fournit des armes, simultanément, aux nouveaux dispositifs de domination politique et économique et à des pratiques subversives et de résistance qui présentent de fortes résonances libertaires. Cela a notamment l'effet de susciter l'émergence d'une nouvelle subjectivité antagoniste qui retrouve et renouvelle bon nombre des présupposés anarchistes.

La nouvelle subjectivité antagoniste et les nouvelles pratiques subversives

Les années soixante virent l'éclosion de nouveaux fronts de luttes qui prirent progressivement de l'importance dans les décennies suivantes et qui illustraient, sans que cela ne soit, bien sûr, délibéré, le

souci anarchiste de ne pas réduire au seul domaine des relations de production la lutte contre les rapports de domination, contre les pratiques d'exclusion ou contre les effets de discrimination.

Ces luttes, qui rompaient avec le privilège concédé jusqu'alors à la préparation du *grand soir*, et qui ne visaient qu'à transformer dans l'immédiat, mais de manière radicale, des rapports de domination spécifiques et concrets, se sont moulées peu à peu sur les nouvelles conditions sociales évoquées plus haut. Le résultat est que la vieille image de *l'organisation révolutionnaire*, ou simplement oppositionnelle, qui avait la forme d'une structure stable, chevillée à l'espace et au temps, a été remplacée dans l'imaginaire antagoniste actuel par celle d'un faisceau d'articulations flexibles et mobiles. La nouvelle dissidence ne demeure plus entre les murs compacts d'une organisation pensée sous la forme d'un édifice, elle se niche plutôt dans des réseaux qui naissent, cristallisent, se transforment et s'évanouissent sans même songer à une éventuelle solidification. C'est pour cela que les luttes actuelles ont bien souvent un caractère épisodique et discontinu, et que les mobilisations de masse, éphémères et largement imprévisibles, surgissent comme des éruptions qu'il n'est pas toujours facile de déchiffrer.

D'un point de vue général, il semble bien que la politique radicale contemporaine *réinvente* bon nombre de principes anarchistes. Ainsi, par exemple, l'actuel refus de scinder le domaine de la vie quotidienne et celui de l'activité politique renvoie à l'accent mis par l'anarchisme sur la fusion entre les idées et les pratiques, entre une façon de penser politiquement et une manière d'être et de vivre. De même, la cohérence réclamée par l'anarchisme entre les fins et les moyens, ou la concordance entre ce

que l'on construit dans le présent et ce que l'on poursuit dans l'avenir se retrouvent dans l'actuelle attirance pour les politiques *préfiguratives*, et dans la forte conviction que l'émancipation commence au cœur même de l'action qui la vise, ou que sinon elle ne commence jamais, et que ce que l'on prétend atteindre doit être *déjà présent* dans l'action entreprise pour l'atteindre. C'est pourquoi une bonne partie de la jeunesse que l'on qualifie d'*anti-système* privilégie la *traversée* par rapport à l'*arrivée*, et s'efforce de créer dès aujourd'hui, sans attendre d'illusoires lendemains qui chantent, des espaces de vie et des manières d'être qui se situent en rupture radicale avec les injonctions du système institué.

Ceci dit, les similitudes que nous pouvons déceler entre la nouvelle subjectivité antagoniste et l'anarchisme ne devrait pas faire illusion. En effet, ceux qui se trouvent engagés dans la hasardeuse construction d'un nouvel *ethos* subversif et qui s'efforcent de développer de nouvelles pratiques, de resignifier le politique et de déstabiliser les anciens signifiés, ne disposent d'aucune carte de navigation et c'est sur le tas qu'ils doivent les inventer. Ils le font dans les mêmes conditions d'effervescence instituante qui présidèrent à l'invention du vieil anarchisme, et avec le même scepticisme radical face à tous les schémas hérités... y compris les schémas anarchistes eux-mêmes.

Les nouvelles expressions de l'antagonisme social qui sont en train de prendre forme chaotiquement sous nos propres yeux ne résultent pas de la seule réflexion théorique, elles se forment, comme le fit le vieil anarchisme, au sein des luttes suscitées par le nouvel ordre social; et c'est cette immanence par rapport aux luttes sociales du présent qui leur donne un avantage indiscutable sur



Fabio Santin, *Malatesta*

tous les courants politiques construits dans des luttes qui furent suscitées par des conditions sociales propres à un temps révolu.

Le refus de l'enfermement identitaire

À l'heure où les sciences sociales abandonnent l'idée même d'une identité individuelle fixe et homogène, il serait pour le moins inquiétant que ce soient les anarchistes, si peu attachés à l'immobilité et à l'homogénéité, qui revendiquent leur propre inscription dans une identité invariante. L'essentialisme identitaire et la nostalgie d'un passé, riche en épisodes édifiants, qui interfère avec l'appréciation lucide du présent, constituent en fait de puissants repoussoirs pour les nouvelles générations antagonistes. Comme le dit un texte en espagnol trouvé sur la toile, « *l'anarchisme doit comprendre qu'il ne pourra plus jamais être rien d'autre qu'une singularité de plus dans le jardin des particularités rebelles* »¹.

En effet, les références identitaires et les positions de combat ne cherchent plus de nos jours la stabilité, la permanence et l'ancrage qu'offraient les idéologies et les organisations du XIX^e et du XX^e siècles. La guerre de mouvement a remplacé la guerre de tranchées tant sur le plan idéologique que sur le plan de l'activisme socio-politique. Les positions qui se stabilisent sur le terrain pour rendre possibles les affrontements sont des positions délibérément précaires et provisoires, elles se dissolvent et se recomposent constamment à la recherche

de nouveaux champs de bataille. Les agendas totalisants qui prétendent contempler toutes choses sous un point de vue stable et omni-compréhensif ne sont plus à l'ordre du jour. C'est sans aucun scrupule que le nouvel antagonisme s'approprie et mélange des fragments qui appartiennent à différentes traditions idéologiques et construit avec ces fragments, et avec d'autres fragments empruntés aux courants de pensée les plus avancés, des configurations idéologico-politiques fluides et en constante recomposition.

En même temps que la société se transforme, ce sont aussi les luttes et les formulations politiques qui les soutiennent qui se modifient, et nous sentons bien en ce début de siècle que la lutte contre la domination est en train de muter, sans que nous puissions entrevoir encore quelles seront les formes sur lesquelles elle débouchera au terme de cette métamorphose. Les signes de reconnaissance auxquels nous pouvons recourir aujourd'hui n'ont donc pas les contours nets et tranchés qu'ils eurent en d'autres temps et ils ne peuvent s'exprimer qu'en termes d'un air de famille qui permet d'aventurer des orientations similaires et une sensibilité commune.

1 Revue électronique « Transversal » : www.nodo50.org/transversal/. C'est à elle que j'emprunte en partie mes considérations sur la nouvelle subjectivité et sur le refus de l'enfermement identitaire.

L'anarchisme, entre le « Néo » et le « Post »

L'époque d'accélération des changements, et de densification des innovations de tous ordres, que nous vivons actuellement a mis au goût du jour et a fait proliférer les termes préfixés en *néo* et en *post*. L'anarchisme n'a pas échappé bien sûr à ce phénomène général, et parfois justifié, comme dans le cas de la *Postmodernité*. Je ne cache pas ma sympathie envers l'émergence possible de nouvelles formes d'antagonisme social qui finiraient par remplacer l'anarchisme classique tout en reprenant des éléments de son élan fondamental, une sorte de *postanarchisme* si l'on veut, qui ne s'annonce encore que très confusément et qui dessinera peut-être le futur des luttes contre la domination.

Mais le temps d'un postanarchisme n'est pas encore venu, coïncidant en cela avec la revue que j'ai citée plus haut, c'est plutôt la référence à un *anarchisme critique*, ou à un *néo-anarchisme*, qui me semble préférable actuellement, car il évoque un renouvellement, une modification, un déplacement, un refus de l'immobilisme, tout en maintenant le lien avec l'anarchisme classique. Cela permet sans doute un dialogue plus ouvert avec les tenants de la nouvelle subjectivité antagoniste rebutés par ce que l'étiquette *anarchisme* peut véhiculer de passéisme identitaire. C'est aussi, en quelque sorte, un pas préalable à l'avènement d'un ultérieur *post* qui annoncera simplement qu'une *autre chose* que l'anarchisme est entrain de poindre dans le champ des luttes contre la domination.

Ceux et celles d'entre nous dont le militantisme a été marqué par la *tradition anarchiste* peuvent soit entraver soit aider le développement de ce nouvel antagonisme social qui présente un certain *air*

de famille avec l'anarchisme classique et qui flirte de bon gré avec le néo-anarchisme.

Nous l'entraverons si nous ne comprenons pas que ce qui est en train de naître en ce moment ne peut être réellement innovateur, radicalement subversif et pleinement chargé de futur que s'il s'éloigne de nos propres schémas et les transforme profondément. D'ailleurs, l'intuition anarchiste selon laquelle l'institué finira toujours par trahir les espoirs qui animent les processus instituant devrait nous mettre en garde contre les effets d'un anarchisme qui se considérerait lui-même comme étant solidement institué.

Nous l'aiderons sans doute si nous renonçons à vouloir l'enfermer dans l'enceinte identitaire de l'anarchisme, voire, ce qui serait quand même moins grave, dans celle plus floue du néo-anarchisme.

L'indésirable influence des « Lumières » sur l'anarchisme : un exemple, la question du sujet et celle de l'universalisme

Aujourd'hui, l'anarchisme se trouve interpellé par l'urgence d'un effort auto-critique tendant à le libérer des emprunts qu'il fit jadis à l'*idéologie légitimatrice de la Modernité*. En effet, si l'utilité des Lumières pour battre en brèche les conceptions, les institutions et les pratiques asservissantes qui étaient préalablement en place ne fait aucun doute, il n'en reste pas moins que sous l'effet conjoint du passage du temps, des changements sociaux qui se sont produits, et du travail accompli par la pensée critique, les subtils effets d'asservissement que véhiculaient, aussi, les idées des *Lumières* sont devenus de plus en plus visibles, et ces idées ont cessé de pouvoir être

assumées par les courants antagonistes. Il n'est que d'examiner, de manière nécessairement sommaire ici, la question du sujet et celle de l'universalisme pour s'en convaincre.

La question du sujet

L'anarchisme participait dans une bonne mesure de la croyance moderne en l'existence d'un sujet *autonome* qu'il suffirait de débarrasser des entraves du pouvoir pour qu'il puisse se réaliser enfin, être libre et agir par soi-même.

Laissant de côté les aspects essentialistes d'une conception qui faisait la part belle à la croyance en une *nature humaine* (universelle, d'ailleurs!), c'est sur la question, tout aussi irrecevable, de l'*autonomie du sujet* que je m'arrêterai très brièvement. Il est devenu clair, en effet, qu'il n'y a pas de sujet à émanciper, car ce qui se trouverait alors *libéré*, ce serait un être, non pas autonome, mais déjà pétri et constitué par des relations de pouvoir. Neutraliser ou détruire certains dispositifs de domination et créer des espaces où puissent se développer des pratiques de liberté ne fait pas surgir un sujet constitutivement autonome qui retrouverait son essence profonde et serait mis en accord avec lui-même. Cela offre seulement au sujet des instruments et des possibilités pour se modifier soi-même et se construire différemment, ni plus près ni plus loin d'une essence et d'une autonomie constitutive dont on ne peut mesurer la distance, car elles n'existent tout simplement pas.

Avec la mise en crise de l'autonomie du sujet ce sont bien sûr les *idéologies de l'émancipation* qui se trouvent invalidées sur bien des points. En plus de ce qui se présentait comme *étant à émanciper* (le sujet autonome), c'est aussi le sujet chargé de mener à bien l'émancipation qui devint problématique. En fait, les

idéologies de l'émancipation, forgées essentiellement au cours du XIX^e siècle, pensaient le sujet protagoniste de l'émancipation (le prolétariat, bien sûr) et le processus émancipateur dans les termes d'une *rupture révolutionnaire*.

Il est clair qu'aujourd'hui le prolétariat ne peut plus être institué comme le sujet politique de la révolution, et qu'il est vain de lui chercher désespérément des *substituts*, car tous les nouveaux sujets politiques que nous faisons émerger successivement à partir des nouvelles coordonnées de l'exploitation ou de la domination, se limitent à occuper à tour de rôle le devant de la scène durant un temps chaque fois plus bref. En fait, ce n'est pas seulement le sujet politique qui s'est dissous c'est l'ancien imaginaire de la révolution qui s'est lui-même désagrégé en quelques décennies. Et cela n'est pas à regretter car, dans la mesure où cet imaginaire véhiculait l'illusion d'une maîtrise possible de la société dans son ensemble, et était porteur d'un projet qui se voulait *valable pour tous*, il ne pouvait qu'éliminer par la force le légitime pluralisme des options et des valeurs politiques.

Nous sommes bien convaincus aujourd'hui qu'il n'y a pas de grand soir à attendre ni à atteindre, mais nous sommes également convaincus que le *désir de rupture radicale* inscrit au cœur même de l'idée de révolution ne saurait être abandonné. C'est pourquoi, loin de discuter sur le maintien ou le rejet de la référence à la révolution, c'est le concept de révolution lui-même qui s'est métamorphosé pour pouvoir continuer à nourrir un imaginaire articulé par le double renvoi au *rejet sans palliatif de l'ordre institué*, d'une part, et d'autre part à la création de conditions sociales *radicalement autres*.

Dans l'actuelle re-signification du concept de révolution on retrouve bien

l'idée d'une rupture radicale, oui, toujours, mais il serait vain d'y chercher des perspectives eschatologiques. Au contraire, rien ne saurait être remis au lendemain de la révolution, car celle-ci n'est pas située dans l'avenir, elle a le *présent* pour unique demeure et elle se produit dans chaque espace et à chaque instant que l'on parvient à soustraire au système. La révolution n'est plus un but à atteindre, elle est toute dans le trajet lui-même, et dans la mesure où ce que parcourt ce trajet n'est rien d'autre que notre propre vie quotidienne, c'est la radicalité même de la révolution qui s'en trouve accentuée.

Apprendre à lutter sans illusions quant au futur nous conduit à situer toute la valeur de la lutte dans ses propres caractéristiques. C'est la réalité même des luttes, de leurs résultats concrets et de leurs démarches spécifiques qui épuise toute leur valeur, et celle-ci n'est pas à chercher dans ce qui,

situé hors d'elles-mêmes, par exemple tel ou tel objectif final, serait chargé de les légitimer.

Il s'agit bien, aujourd'hui tout comme par les temps passés, de produire une subjectivité politique qui soit radicalement réfractaire au type de société dans lequel nous vivons, aux valeurs marchandes qui la constituent ainsi qu'aux rapports d'exploitation et de domination qui la fondent. Mais ce qui est nouveau, c'est que les raisons de ce rejet radical ne peuvent renvoyer à rien d'autre qu'au refus d'obtempérer, à l'insoumission et au désaccord profond avec ce qui est en place. Aucun *objet de remplacement* n'est nécessaire pour refuser celui qui nous est donné, aucune *progression vers...*, aucune *avancée en direction de...* ne sont requises pour mesurer la portée des résultats d'une lutte. L'aune à laquelle les nouveaux antagonistes jaugent la portée de leurs luttes n'est pas extérieure à celles-ci et elle n'est en aucun cas fonction du



chemin plus ou moins long que ces luttes auraient permis de parcourir pour les rapprocher d'un but qui dépasserait le caractère situé, limité, concret et particulier de ces luttes.

La question de l'universel

Il est bien connu que la proclamation du caractère universel et absolu des valeurs (liberté, justice, droits de l'homme, égalité etc.) a constitué un des principaux chevaux de bataille de l'idéologie des Lumières, mais là encore la pensée critique a fini par mettre à nu les effets de pouvoir qui s'occultaient sous le manteau miroitant des Lumières. Il est apparu que tout *universalisme* n'est qu'un *particularisme masqué* et que l'invocation du caractère *absolu* de quoi que ce soit trahit toujours une *volonté de pouvoir*. Ayant souscrit amplement aux croyances modernes portant sur l'universalité et sur le caractère absolu des valeurs, l'anarchisme ne pouvait que faire siennes les craintes suscitées par le questionnement relativiste de ces croyances.

En effet, il peut sembler que si les valeurs sont relatives, si aucun principe transcendant ne permet de décider entre elles, alors promouvoir la liberté ou défendre la servitude devient équivalent et ne relève que de l'inclination personnelle. De même, si la condition humaine ne peut être jugée à partir de principes universels, si ce qui est bon pour les uns ne l'est pas nécessairement pour les autres, comment exiger que la dignité d'autrui, par exemple, soit respectée dans toutes les cultures et dans toutes les situations ?

Mais pourquoi diable ne serions-nous légitimés à défendre nos valeurs qu'à la condition de postuler qu'elles sont absolues et universelles ? Affirmer qu'elles dépendent de nous, qu'elles sont relatives à nos pratiques, à nos

conventions (pas forcément arbitraires !) et à nos décisions, c'est assumer qu'elles ne tiennent que par l'activité que nous déployons pour les défendre. En l'absence de tout principe transcendant qui établisse la hiérarchie des valeurs, le fait d'effectuer un *choix* normatif oblige celui qui le réalise à le défendre avec toute la vigueur possible, puisqu'il sait qu'il ne repose sur rien d'autre que sur la *défense, argumentative et autre, qu'il en fera*, et que la pleine responsabilité du choix qu'il a fait lui incombe pleinement.

C'est précisément quand les valeurs sont postulées comme absolues, quand elles ne *dependent* donc de rien et surtout pas de nous-mêmes, qu'elles ne nous laissent d'autre option que de les accepter *en renonçant à tout choix*. Elles font alors partie d'un ordre qu'il ne nous est pas donné d'altérer, car sinon il ne serait pas absolu. Dans ces conditions, la défense que nous pouvons en faire témoigne simplement que *nous nous soumettons* aux impératifs tracés par le droit chemin du *Bien* et du *Vrai*, abandonnant toute pensée critique et renonçant à toute velléité d'exercer notre liberté.

On peut penser que l'anarchisme faisait montre d'une bien grande naïveté en ne voyant pas qu'en se situant du côté des *universalistes* et des *absolutistes* face aux *relativistes*, il prenait fait et cause pour ce que l'on pourrait s'amuser à appeler le *parti du pouvoir* contre celui de la *liberté*, et qu'il favorisait le déploiement d'importants effets de domination. Mais cette présomption de naïveté qui dédouane un anarchisme victime, somme toute, des idées de son temps, n'est plus de mise dès que ce qui est mis en jeu a trait au caractère relatif, ou bien universel et absolu, de l'anarchisme lui-même. En proclamant l'universalité de ses propres valeurs, c'est lui-même que l'anarchisme tente de soustraire à sa radicale contingence, car, dès qu'elles sont

revendiquées comme étant universelles et absolues, les valeurs qui informent la pensée anarchiste deviennent les garantes de *sa propre pérennité*.

Grand pourfendeur de transcurrences, l'anarchisme en construit une qui prend curieusement la forme de ses propres traits, puisque ce qui en lui est fondamental transcende les époques et les lieux, et transcende par conséquent les individus concrets qui, eux, n'ont d'autre possibilité que de vivre toujours au sein d'une époque déterminée et d'un espace concret.

L'anarchisme constitue, certes, une arme redoutable contre toute transcurrence, mais c'est une arme qui ne sera

authentiquement prise par les nouvelles générations que si elle ne se met pas elle-même hors de portée de ses propres coups. Cela signifie que l'anarchisme devrait être le premier à reconnaître le caractère *relatif* de ses propres fondements et à savoir qu'il est pleinement transitoire et périssable, n'étant basé sur rien d'absolu. Mais, c'est bien parce qu'il est une des rares idéologies, voire la seule, qui soit capable de porter sur elle-même un tel regard critique, que l'anarchisme continue à inspirer les révoltes les plus subversives.

Tomás Ibañez